

Tribulations d'une église nationale

René Beaudin

Number 16, December 1984, January 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23074ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaudin, R. (1984). Tribulations d'une église nationale. *Nuit blanche*, (16), 22-23.

Tribulations d'une église nationale

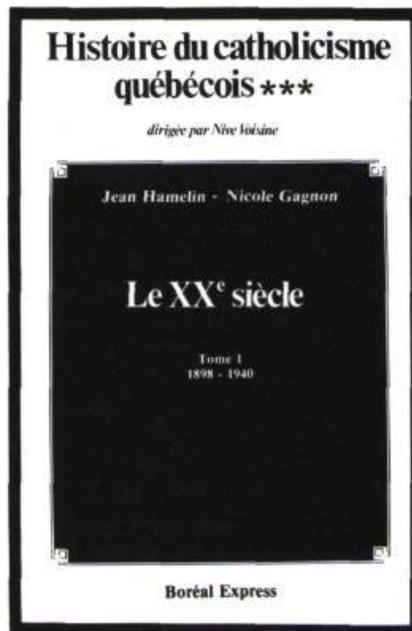
Chose étonnante, il n'existait pas d'histoire exhaustive du catholicisme au Québec. Cette lacune est en voie d'être comblée par la publication, au Boréal Express, d'une monumentale Histoire du catholicisme québécois sous la direction de Nive Voisine, de l'Université Laval.

La collection comprendra trois volumes. Le troisième, constitué de deux tomes, vient de paraître. Signés par Jean Hamelin et Nicole Gagnon, eux aussi de l'Université Laval, ils traitent du XX^e siècle. «Si le troisième volume est paru avant les deux premiers, de dire M. Voisine, c'est pour la raison toute simple qu'il fut le premier terminé.»

Cette collection s'imposait, de souligner M. Voisine, à l'occasion d'une entrevue à laquelle participaient également M. Hamelin et Mme Gagnon. On n'avait pas de vue d'ensemble de l'évolution de l'Église d'ici. Le premier tome du troisième volume va de 1898 à 1940, le second de 1940 à nos jours. Si le volume III peut être lu sans problème avant les deux premiers, il est plus difficile d'inverser la lecture des deux tomes de ce même volume III, expliquent pour leur part les auteurs.

Le XX^e siècle

«Les gens se sont dardés sur le second tome en oubliant le premier, dit Nicole Gagnon. C'est normal pour quiconque veut comprendre l'immédiate actualité, les problèmes de l'Église d'aujourd'hui. Mais on passe à côté des inquiétudes du croyant ou du clerc d'aujourd'hui, parce qu'on oublie alors l'autre revers de l'Église d'ici. Le tome II nous montre une institution qui s'effondre, alors que le premier rappelle une Église triomphaliste, omniprésente, ce second empire, avec l'Empire britannique, auquel sont soumis les Québécois. Dans le premier tome, on parle beaucoup des hommes politiques et de moins en moins dans le



second. C'est dans le premier tome que s'exhibe la toute-puissance temporelle et spirituelle de l'Église d'ici. Dans le second, cette même Église, on la voit surtout aux prises avec elle-même.

«En 1957, ajoute Jean Hamelin, on ramasse \$6 millions pour la construction du Grand Séminaire de Québec. En 1960, trois ans plus tard, ce même Grand Séminaire commence à se vider. Personne ne

l'avait prévu. Le pouvait-on?» Ici, l'engagement chrétien, en ce qui concerne en tout cas M. Hamelin, rejoint la curiosité historique. «Ma génération avait besoin de réfléchir sur l'effondrement d'une institution, l'Église, ainsi que sur la révolution tranquille.» Quant à Mme Gagnon, la sociologue du groupe, sa participation au projet tient à un intérêt pour le phénomène religieux, à une habitude de travailler avec M. Hamelin mais aussi à une occasion de faire enfin autre chose que de la méthode sociologique. «Il fallait de toute façon un sociologue, de soutenir Jean Hamelin, pour faire un certain lien entre la religion, l'Église et la société globale. Le sociologue est fort bien placé pour faire ce type de réflexion.»

Le problème des sources

Un récit historique de cette envergure pose le problème des sources. Dans le cas de l'Église, l'embargo, en principe, est de 100 ans. Tel est en tout cas le décret de Léon XIII auquel ses successeurs ne semblent pas avoir touché. Néanmoins, les historiens ont pu fouiller des archives jusqu'en 1903. L'exécutif de l'Assemblée des évêques a autorisé la

fouille des archives jusqu'en 1947 en laissant aux évêques le libre choix de les ouvrir ou non. Dans certains diocèses, on a pu remonter jusqu'en 1947. Cela explique la différence de ton entre le premier tome et le second. Dans le premier, en effet, on fait état d'amples correspondances privées, alors que dans le second, on se réfère à des documents ou rapports de comités plus ou moins «idéalisés». Ces correspondances personnelles sont révélatrices.

L'anecdote et le détail croustillant rejoignent la grande histoire. Ils permettent de souligner l'importance pour l'Église d'ici de cette «bataille des sièges épiscopaux» qui, plus peut-être que les faits sociaux et démographiques massifs, a fait de la langue la gardienne de la foi. Cet épisode est important, mais il prend une toute autre signification dans le livre de Jean Hamelin et de Nicole Gagnon. On peut presque voir dans cet épisode aujourd'hui oublié les premiers balbutiements d'une Église qui se veut nationale.

Église nationale

Sur ce destin tout récent de l'Église d'ici, le second tome du troisième volume fournit un éclairage beaucoup plus familier parce que plus proche dans le temps. Ce sont les rapports avec la révolution tranquille, et l'effondrement de l'Église traditionnelle, qu'il faut interroger. On présente traditionnellement ces deux phénomènes comme inséparables.

Dans *Le XXe siècle de cette Histoire du catholicisme québécois*, on a le sentiment qu'ils n'ont fait qu'amplifier la rupture introduite dans la vie de l'Église par le concile Vatican II. L'Église québécoise, durant sa phase triomphale, était l'une des plus ultramontaines. Sa soumission à celle de Rome était inébranlable, en dépit des heurts entre les clercs d'ici et ceux de Rome, autant sinon davantage soucieux de ses bonnes relations avec l'Empire britannique, qui laissait libre cours à la foi catholique, qu'avec l'«empire catholique» du Québec. L'Église d'ici était la digne fille du concile Vatican I.

Vatican I insistait sur l'institution. L'Église se comprend à partir



Son Éminence le Cardinal Raymond-Marie Rouleau (Archives nationales du Québec)

des ministères. Elle se structure en clercs et laïcs. Son universalité fait du pape son principal point d'appui. L'autorité jaillit du haut et s'impose vers le bas. Sa présence au monde se place sous le signe du pouvoir et se traduit en droits et devoirs. L'Église englobe le monde. C'est un modèle institutionnel centré sur le dogme, le rite et la morale.

Vatican II

Tout autre est l'enseignement de Vatican II. On insiste sur la communion ecclésiale. L'Église est en commune responsabilité. Elle est tout entière ministérielle. Elle est le peuple de Dieu. Les Églises locales se rattachent certes toujours au pape, mais ce centre d'unité s'appuie sur la collégialité. La hiérarchie est conçue comme un service au cœur de la communauté. La présence de l'Église s'exprime par le témoignage, l'animation et le service. Elle est au cœur de la cité séculière. L'expérience du Christ remplace le dogme, le rite et la morale.

Un peu laissée à elle-même par ce nouveau destin, la fille aînée de l'Église en Amérique du Nord a eu à se soumettre à un recyclage peut-être plus radical à cause de son passé ultramontain, de son effondrement presque subit dans le sillage de la révolution tranquille et de la baisse de son autorité, tant spirituelle que temporelle.

Vatican II n'aurait fait qu'amplifier des traumatismes vécus par les fidèles et les croyants. Devenue un peu comme une orpheline, l'Église du Québec a connu beaucoup plus de difficultés et a dû manifester beaucoup plus de vigueur que ces autres «Églises locales» moins «traumatisées» par des révolutions plus ou moins tranquilles de toutes sortes ou la perte presque instantanée de leur troupeau.

Église nationale que cette Église québécoise. Oui sans doute, mais par défaut autant que par volonté. ■

René Beaudin